

Richard Beraha
(dir.), *La Chine à Paris. Enquête sur un monde méconnu*, Éd. Robert Laffont, coll. « Le monde comme il va », Paris, 2012, 308 pages, 21 €.



L'ouvrage dirigé par Richard Beraha mérite assurément son sous-titre, tant le travail d'enquête, associant des auteurs d'horizons géographiques et disciplinaires différents, vient défricher un sujet d'étude largement délaissé en France par la recherche et le journalisme. Les difficultés d'accès au terrain, aux trajectoires et au vécu des communautés

chinoises, servent trop souvent de prétextes à l'édification de caricatures criminalisant ou exaltant, parfois dans le même mouvement, une sorte de génie industriel et secret – rarement déconstruit, rarement mis en doute. Fruit d'une recherche-action participative de plusieurs années, le présent ouvrage nous entraîne à l'intérieur de cet *ethnoscape* de quelque 450 000 personnes, faisant d'emblée le pari d'une analyse dialogique, entre « ici » et « là-bas », entre la France et les provinces chinoises d'origine.

Installés au cœur de Paris depuis l'entre-deux-guerres, les artisans de la maroquinerie et de la confection ont été rejoints, dans les années 1970-80, par des migrants d'origine chinoise fuyant les régimes communistes de l'ancienne Indochine française. Au cours de la décennie suivante, ces réfugiés politiques ont été supplantés en nombre par des migrants économiques originaires de la province du Zhejiang et de son principal district : Wenzhou. La spécificité de cette province, dont 75% de la production exportée est achetée par des entreprises de compatriotes, s'explique moins par des facteurs économiques

et géographiques contemporains que par la lente constitution d'un « habitus migratoire » (qui s'avère interne avant d'être transfrontalier puisque les villages wenzhous accueillent eux-mêmes un grand nombre de travailleurs sans droits issus des régions pauvres voisines).

Dans un style volontiers littéraire et imagé, les auteurs dépeignent le système d'entraide et de coopération assurant aux membres de cette communauté l'intégration dans un univers culturel relativement clos et un réseau de PME familiales dynamiques. Les liens de dépendance claniques construits par la migration en chaîne garantissent en effet des opportunités de travail et de logement à tout nouvel arrivant qui, une fois les frais de son périple remboursés et pourvu qu'il tienne la parole donnée, se trouve en mesure de gravir l'échelle juridico-sociale, du manœuvre clandestin à l'entrepreneur naturalisé. Têtes de pont des ateliers domestiques du Zhejiang, ces entreprises y puisent marchandises et capitaux tandis qu'elles font circuler en sens inverse revenus commerciaux et brevets de notabilité, avec la bénédiction du gouvernement

local. L'éthos développé par les « prolétaires-commerçants » wenzhous associe de façon surprenante un capitalisme proto-industriel mondialisé, une forte intégration collective clanique (toutefois maintenue ouverte par le don et le contre-don) et une exaltation de la réussite individuelle.

L'apport de l'ouvrage aurait pu se limiter à cette description – et c'eût déjà été beaucoup. Mais l'enquête montre également combien la migration rebat les cartes des rôles sociaux, aussi normatif que soit le système ethnique. Ainsi, malgré une autarcie à la fois contrainte et entretenue, les actions de développement social mis en place par l'association Hui Ji à Belleville donnent-ils des résultats probants quant à l'insertion urbaine, culturelle, scolaire et aux relations intercommunautaires. Par ailleurs, la possibilité d'une action collective revendicatrice se dessine, narrée par ceux-là même qui en furent les acteurs, autour des enjeux de régularisation des « sans-papiers » et de sécurité notamment. Enfin, tensions et mutations travaillent la communauté, qu'il s'agisse des échecs individuels, des conflits du travail, des prétentions à la représentativité de certaines associations ou des conventions familiales. Citons ce jeune installé en France depuis une dizaine d'années, revenu pendant les vacances estivales visiter sa famille au Zhejiang, et qui confie de façon lapidaire à l'enquêteur, après avoir écouté

les sermons des plus anciens : « Ils ont à peu près tout faux ».

On regrettera toutefois de trop nombreuses redites et l'insuffisante spécialisation des contributions. Par ailleurs, si la parole des habitants et officiels rencontrés au Zhejiang est largement et directement rapportée, c'est malheureusement (et paradoxalement) beaucoup moins le cas en ce qui concerne les Chinois établis en France, notamment s'agissant de celle des deuxièmes générations. Celles-ci portent pourtant l'avenir d'une communauté qui, selon les auteurs, ne connaîtra plus d'arrivées migratoires massives en raison d'une conjoncture économique mondiale aggravée, d'une certaine saturation des niches commerciales exploitées en France et de barrières étatiques toujours plus étanches. L'immigration chinoise devrait se polariser entre entrepreneurs qualifiés et étudiants issus des classes moyennes urbaines d'une part et jeunes plus pauvres originaires du Nord-est, du Guangdong et du Fujian d'autre part. Cette nouvelle morphologie migratoire questionnera davantage encore les politiques publiques d'insertion qui, par désintérêt ou par aveuglement, peinent à prendre en compte les besoins de ces communautés chinoises mais aussi les ressources appréciables qu'elles apportent à la France. ●

EMMANUEL QUERNEZ*

* Emmanuel Quernez est sociologue à FEHES/CADIS